

ESSAI Quand l'économie parle sexe, attentats et climat



aldo sperber - picturetank

Super Freakonomics

STEVEN D. LEVITT ET STEPHEN J. DUBNER

Denoël, 336 p., 20 euros

Appelons ça le « syndrome de la ceinture de sécurité ». Les auteurs racontent que cette innovation technique a été introduite par Robert McNamara, le célèbre militaire américain reconverti dans l'industrie automobile. La ceinture avait, à ses yeux, tous les avantages : un outil simple à utiliser, peu coûteux et qui ne tombe jamais en panne. McNamara pensait donc qu'en toute logique, les automobilistes du monde entier s'en empareraient. Mais il découvrit qu'une fois sa ceinture bouclée, le conducteur avait tendance à s'assombrir, se disant : « Vous avez peur que je ne sache pas conduire ? » Objection d'une sidérante bêtise. Robert McNamara venait de faire connaissance avec l'être humain. Car, ce que démontre l'hilarant

Super Freakonomics (jeu de mot qu'on pourrait traduire par « super bizarroïde économie »), c'est que nous n'avons pas le début de l'idée de la face cachée des choses, et donc pas conscience de notre manière souvent idiote d'agir et de réagir.

Des « certitudes-habitudes »

Saviez-vous, par exemple, qu'il est cinq fois plus dangereux de rentrer à pied qu'en voiture quand on est ivre ? Qu'une prostituée de Chicago a infiniment plus de chances d'avoir un rapport sexuel avec un policier que d'être arrêtée par lui ? Qu'à New York en 1900, les chevaux tuaient bien plus de passants que les autos en 2007 ?



Les attentats d'Al-Qaeda ont fait baisser le nombre de gripes.

Que les attentats d'Al-Qaeda ont fait considérablement augmenter les accidents de voiture et baisser le nombre de gripes (on ne dévoilera pas pourquoi) ? Ou que le sida a peu de chance d'être endigué en Inde, parce que 60 % des pénis indiens sont trop petits pour enfiler les préservatifs standard ? L'humain vit dans ses « certitudes-habitudes » et n'aime guère qu'on vienne le bousculer, même avec des bonnes idées. Mais qui peut bien mettre à jour ces étonnants paradoxes ? « *Des économistes à sang froid* », munis de leur batterie de statistiques dépassionnées. C'est ainsi que les surnomment Levitt et Dubner, les auteurs de l'ouvrage, respectivement économiste et journaliste. Il est vrai qu'« on ne trouve jamais la réponse à une question si l'on n'a pas envie de se la poser ».

Un chapitre de *Super Freakonomics* est troublant. Les auteurs, évoquant le réchauffement climatique, se posent la question : pourquoi ne refroidirions-nous pas simplement la planète de quelques degrés ? On connaît des techniques – injecter du dioxyde de soufre dans la stratosphère, par exemple –, son coût et ses effets sur l'environnement. Bonne ou mauvaise idée ? A l'heure actuelle, seuls quelques illuminés – dont quelques scientifiques écolos américains – penchent pour la première solution. Ailleurs, la géoingénierie soulève 10 000 objections et quelques ricanements exaspérés – y compris dans les colonnes de *Terra eco*. La question mérite débat. Repensons à McNamara, à sa ceinture de sécurité et à l'argument force de l'époque : « Vous avez peur que je ne sache pas conduire ? »... — ARNAUD GONZAGUE



La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance, PAUL ARIÈS

La Découverte, 308 p., 16 euros
 Dans la famille des décroissants – famille intéressante, même quand on ne partage pas ses idées –, Paul Ariès est le plus punchy. Et ses livres ont souvent l'énergie, la drôlerie et la mauvaise foi d'un article de feu *Siné Hebdo*. Même si son recueil ne se résume pas à des vitupérations et des slogans chocs (on retient une belle réflexion sur les

bienfaits du « *conservatisme populaire* » ou sur la nécessité « *de renouer avec le sens des limites* »), la plume du mensuel *La Décroissance* tire un peu tous azimuts et convainc moins que *l'Antimanuel d'écologie* d'Yves Cochet (Bréal, 2009), l'intello de la bande. — A.G.



Comment j'ai liquidé le siècle, FLORE VASSEUR

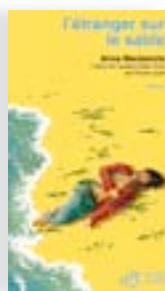
Ed. des Équateurs, 315 p., 19 euros
 A Clermont-Ferrand sont nés Blaise Pascal, Edouard Michelin et Pierre qui vient de faire exploser le monde capitaliste. Ce dernier, héros de ce roman, est un jeune trader embauché par une riche Américaine, madame Krudson, pour poser une bombe dans le système financier mondial. Ce kamikaze en costard-cravate va installer un algorithme fou dans l'ultra-libéralisme des chiffres et provoquer un krach sanglant. Toutes ressemblances avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne sera pas fortuite, Flore Vasseur flirtant sans cesse entre l'enquête journalistique et la prospective romancée. — K.B.



Dieu, l'Homme et la Nature

SAMUELE FURFARI
 Bourin Editeur, 320 p., 22 euros
 Vous allez peut-être croire à une farce, mais non, ce livre

a bien été écrit au premier degré. La thèse de l'auteur, ingénieur et évangéliste belge ? Le « refus de la société de consommation » est « en opposition à la foi » ! Pire : « la déferlante de l'environnementalisme » charrierait « un discours reposant sur des idées païennes » ! Rendez-vous compte : l'homme et les animaux seraient à égalité ! Une hérésie ! Si nous mentionnons ce long sermon, c'est qu'il a le mérite d'énoncer tout haut ce que la plupart des « écologistes » pensent tout bas : l'homme a bien été élu pour tout dominer (lire aussi p. 28-31) — A.G.



L'Étranger sur le sable

ANNA MACKENZIE

Ed. Thierry Magnier, 240 p., 11,50 euros
 Un jour, la jeune Ness découvre un inconnu gisant sur la plage. Elle décide de le cacher, car, sur son île, les étrangers sont tous pendus. Pourquoi ? Cela remonte à la « débâcle », une catastrophe écologique suivie d'une pandémie qui a décimé les familles de

l'île. Mais l'étranger réussit à faire comprendre à Ness que l'obscurantisme n'est pas la meilleure issue pour résoudre les problèmes humains. Un roman (à partir de 11 ans) bien pensant mais bien fichu, lesté hélas par une écriture (une traduction ?) vieillotte. Vous voyez une ado illettrée s'exclamer : « L'exaltation me brûle la poitrine » ? — A.G.



Capitalism : a love story, MICHAEL MOORE

1 DVD Paramount Home Entertainment, 20 euros

L'avantage avec les États-Unis, c'est que le capitalisme y est ostensiblement inhumain : ceux qui exproprient les pauvres pour racheter leurs maisons se qualifient eux-mêmes de « vautours », des compagnies souscrivent des contrats d'assurance pour toucher le pactole à la mort de leurs employés... Bref, du caviar pour Michael Moore. Reconnaissons-lui une belle efficacité et un sens de la mise en scène choc, même si ses défauts (incapacité à tenir un angle, gros plans complaisants...) n'ont pas changé. — A.G.